Ami du Clergé du 17 décembre 1936

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Souhaits de bonne année. — I. La charité envers le prochain, 753. — II. La paix, 754. — III. Aimez-vous les uns les autres, 756. — IV. Souhaits à tous, 757.

Le mot du Pasteur. — *Premier dimanche de janvier :* La grâce actuelle, 758.

Les Saints Patrons. — *S. Etienne, Patron des auxiliaires du clergé :* Obligation et différentes façons d'aider le clergé, 760.

Pour la fête de S. Jean l'Evangéliste. — Le disciple que Jésus aimait, 762.

Aux Mères chrétiennes. — III Vos devoirs : l'éducation, 764.

Les personnages évangéliques. — LXXXVIII. Salomé, 766.

SOUHAITS DE BONNE ANNÉE

I

LA CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN

Mes frères,

Je viens vous adresser mes souhaits pour la nouvelle année, souhaits les plus sincères et les plus cordiaux.

Que le bon Dieu vous la rende heureuse ; qu'il vous accorde la santé, la prospérité ! Et pour que ce souhait soit plus efficace, moi votre curé je vous renouvelle la promesse de me souvenir de chacun de vous dans mes prières chaque jour.

M. f., le curé n'est qu'un mandataire, du Christ d'abord, c'est vrai, mais aussi des paroissiens qui le soutiennent et dont le concours assuré lui permet de s'acquitter avec succès de son auguste mission.

Livré à ses propres moyens, que serait-il ? Une faiblesse perdue au milieu de forces contraires, continuellement prêtes à s'opposer et souvent déchaînées.

C'est pourquoi une paroisse progresse dans la pratique religieuse lorsque ses habitants apportent au prêtre l'appui spirituel, moral et matériel ; au contraire, elle se désagrège lorsqu'ils s'en désaffectionnent ou s'en désintéressent. La beauté religieuse et matérielle d'une paroisse est le résultat de la charité chrétienne.

Aussi bien, au début de cette nouvelle année, j'attire tout spécialement votre attention sur ce premier devoir du chrétien : la charité.

I. — *Charité vraie*

N.-S. Jésus-Christ nous a laissé cette prescription : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » (Mt., XXII, 40). « Je vous donne un commandement nouveau : aimez vous les uns les autres... On reconnaîtra que vous êtes mes disciples, si vous avez de la dilection les uns pour les autres. » (Jo., XIII, 35). « Aimez vos ennemis ; bénissez ceux qui vous maudissent ; faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent. » (Mt., v, 44).

Cela est beau à dire, mais qu'est la réalité ? Les uns ont une tendance à préférer la justice à l'amour du prochain, comme si le monde pouvait être seulement réglé et dominé par le droit, sans égard à la fraternité humaine. Les autres, ne voulant plus entendre parler de la charité, lui ont substitué ce que pompeusement on appelle philanthropie, solidarité. Ces mots ont fait fortune auprès des masses. Seulement, au lieu que la charité représente l'union des cœurs, la philanthropie et la solidarité sont purement et uniquement une association d'intérêts. Or, d'ordinaire, les intérêts ne rapprochent pas, ils divisent. Ne le voit-on pas, hélas ! par l'état de guerre sociale où nous sommes partout ? La charité, elle, est la paix, parce que c'est l'amour.

M. f., que cette année 1937 dépose en chacune de vos âmes l'esprit de charité. C'est l'individu, quel qu'il soit, que nous devons aimer, quel que soit son rang dans la société, sa fortune, son éducation. Quelqu'un écrivait : « Reconnaissons notre prochain dans l'homme tombé, l'homme méprisé, dans l'homme en guenilles, dans le prodigue abandonné de tous. Et quand nous rencontrons sur notre route ce malheureux désespéré, allons à lui comme à un frère. »

II. — *Sans égoïsme*

Dès lors, loin de nous l'égoïsme ! Nous n'avons pas besoin de nous observer longtemps pour découvrir ses racines et déplorer ses ravages. Comme il nous gouverne ! Sous son emprise, l'homme oublie, dédaigne ses frères ; volontiers il sous-estime les autres pour se dresser plus facilement au dessus d'eux.

Ne disons pas, pour excuser notre égoïsme, que le prochain est parfois répugnant, indigne ; car en lui, si nous voulons bien voir, transparaît la miséricorde, la justice du Christ. Il est parfois ingrat, mauvais ; mais en lui resplendit la charité du Christ. Ce n'est pas ce malheureux seulement que vous êtes commandé d'aimer et de servir, mais Jésus caché en lui ; voyez-le dans la poitrine du Sauveur et vous l'aimerez comme Jésus l'aime, malgré ses infirmités, ses défauts, ses fautes.

Pendant le siège de Paris, en 1870, un Frère des Ecoles chrétiennes soignait avec tout son cœur un soldat atteint de la variole noire. Témoin de son courage, quelqu'un s'écrie : « Ce que vous faites là, je ne le ferais pas pour mille francs. — Moi-même, répliqua le Frère, je ne le ferais pas pour cent mille. » Puis, portant le crucifix à ses lèvres, il ajouta : « Mais je le fais pour Celui-là, pour mon Seigneur Jésus-Christ. »

III. — *Pratique*

M. f., assister le prochain dans son corps, c'est bien, l'assister dans son âme, c'est mieux. Des

Indes, S. François-Xavier écrivait : « Ah ! je voudrais aller à Paris, retourner en Sorbonne et là, à grands cris, dire à tant de jeunes gens usant leur vie à poursuivre les honneurs et la gloire : Combien d'âmes se perdent par votre faute, parce que vous ne songez pas à elles, parce que vous ne les aimez pas ! »

Il y a plusieurs manières de faire du bien aux âmes. Si elles sont vertueuses, encouragez-les à tendre vers une plus haute perfection ; si elles sont indécises et anxieuses, indiquez-leur la vraie voie par de bons conseils ; si elles sont affligées, versez sur elles le baume de la consolation ; si elles sont en état de péché, avec toute la tendresse, tout le dévouement qu'on est en droit d'attendre d'un cœur chrétien, ramenez les à Jésus-Christ. « Si déjà celui qui sauve de la mort une chair mortelle, dit S. Grégoire, est digne d'une grande récompense, quel n'est pas le mérite de celui qui délivre une âme de la mort éternelle et lui assure une vie sans fin dans la céleste patrie ? »

Dès lors, loin de vous les sentiments rancuneux et vindicatifs. Comme la neige, au fur et à mesure qu'elle tombe, forme une couche dure, que le soleil fondra malaisément, ces sentiments d'antipathie constituent un fonds tenace d'aigreur et de mauvaises intentions difficile à dissoudre.

M. f., exercez vous à la générosité dans vos pensées, dans vos paroles, dans vos actions. Sans doute, la charité n'interdit pas de se former une opinion vraie du prochain, de son honnêteté, de ses garanties éventuelles. Elle n'exclut pas les enquêtes et les mesures de prudence et de sauvegarde. Toutefois, elle sait tempérer la fermeté par la délicatesse ; elle possède toute une série de nuances qui adoucissent la rigueur.

Oui, chrétiens, penchez-vous « sur notre pauvre société si malade pour guérir ses plaies et lui redonner la santé, la vie et le bonheur. »

Que la charité chrétienne vous devienne ou vous reste habituelle ; que l'air divin de la foi l'inspire et la soutienne, afin que tous vous ne formiez qu'un cœur et qu'une âme pour faire le bien ! Ainsi soit-il.

II

LA PAIX

Mes frères,

En l'année 62, S. Paul, en prison à Rome, écrivait aux fidèles de la ville de Philippes une lettre qui commence ainsi : « Que la grâce de Dieu et la paix soient avec vous de la part de Dieu notre Père et de la part de N.-S. Jésus-Christ ! »

M. f., c'est la parole qui renferme les vœux que je forme pour vous tous au début de cette nouvelle année.

I. — *Dans vos âmes*

Que la paix soit dans vos âmes !

En faisant son apparition dans le monde, Jésus s'est présenté comme le Prince de la paix. Les Anges ont fait entendre aux bergers le cantique de la paix. Le vieillard Siméon, en voyant le Sauveur dans le Temple, s'est écrié : « Maintenant, Seigneur, vous laisserez votre serviteur aller en paix. » Dans le sermon sur la montagne, Notre-Seigneur proclame bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu. Après la Cène, Jésus, qui semble pourtant avoir tout donné à ses Apôtres par le don de l'Eucharistie, ajoute comme couronnement à ses libéralités : « Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix. » Et quand, après sa résurrection, il apparaît à nouveau, son premier salut est celui-ci : « Que la paix soit avec vous ! Ne craignez pas. »

M. f., ne voyons pas en tout cela des formules de convention, vides de réalités. Notre-Seigneur nous apporte et nous donne la paix parce qu'il apporte et donne à nos âmes la grâce et l'amitié divine.

Dieu est un père et un maître auquel nous devons le respect, l'amour, la reconnaissance. Il est la Providence de notre vie. Providence intelligente et sage qui donne la force pour remplir le devoir et respecte en même temps notre liberté : « Aide-toi et le ciel t'aidera. » Providence miséricordieuse qui, si nous abusons de notre liberté, nous tend la main pour nous relever.

Or, m. f., notre expérience est faite. A moins d'avoir une conscience faussée par une éducation malheureuse, ou une conscience éteinte par l'abus des grâces et le trouble des passions (et la conscience ne meurt jamais entièrement, elle se réveillera un jour), si nous manquons à nos devoirs, nous ressentons l'inquiétude, le trouble, le remords. Au contraire, si nous avons été fidèles à Dieu, quand nous avons servi le prochain dans l'amour fraternel dont Jésus nous a donné l'exemple, quand nous avons réparé le tort fait à autrui, quand, après une chute, nous nous sommes relevés par le repentir, nous avons senti la paix du ciel dans notre cœur, et une joie intime et profonde envahir notre âme.

Un poète a dit : « La paix c'est le bonheur ! » Combien c'est vrai ! Même au sein des joies sans nombre, l'âme qui n'a pas la paix n'est pas complètement heureuse ; tandis qu'avec la paix, même au sein du malheur, on n'est pas tout à fait malheureux.

On a raconté que Dante, le célèbre poète italien, déjà grisonnant et voûté, se présenta un soir à la porte d'un couvent des Enfants de St-François. Le frère portier entr'ouvrit le guichet : « Que demandez-vous ? » Et le grand poète laissa tomber cette simple parole, lourde de toutes les aspirations et de tous les besoins de son âme : « La paix ! »

M. f., s'il nous était donné de pénétrer le secret des âmes et d'y lire comme dans un livre, nous verrions que ce qui leur manque le plus, ce ne sont ni les biens d'ici-bas, ni les plaisirs, ni les honneurs, qu'elles recherchent cependant avec tant d'avidité ; ces âmes souffrent, parce qu'elles n'ont pas la paix.

En allant chercher la paix dans la solitude et la prière d'un couvent, Dante nous rappelle que c'est Dieu seul venant habiter nos âmes qui peut les établir dans le bonheur.

Ah ! combien je souhaite que chacun de vous devienne, cette année, un vrai serviteur de Dieu ; plus que cela, un véritable ami de Dieu, puisque Notre-Seigneur nous a permis d'avoir cette audace !

L'amitié divine, c'est sa grâce, et sa grâce, c'est la paix et le bonheur dans nos âmes.

II. — *Dans vos familles*

Notre-Seigneur envoyant ses apôtres en mission leur dit : « En quelque maison que vous entriez, saluez-la en disant : *Que la paix soit dans cette maison*, et si elle en est digne, votre paix descendra sur elle. »

M. f., que la paix soit dans vos familles !

La famille est le centre affectueux et chaud où les âmes viennent reprendre des forces. Ecrasé par le labeur journalier, entraîné par le tourbillon des affaires, des préoccupations pressantes, des inquiétudes de l'avenir, de la vie fiévreuse de notre siècle, c'est au sein de la famille que l'homme vient se réfugier dans l'espoir d'y retrouver la paix.

Quelle déception cruelle, si, au lieu d'y trouver la paix et le repos, surtout la paix morale faite de l'union des cœurs, l'homme, la femme ou l'enfant n'y rencontrent que la guerre ! Hélas ! il n'est malheureusement pas nécessaire de brosser devant vous le triste tableau des foyers détruits, des maisons désunies. Et sans aller à ces extrémités, il est suffisamment triste et combien douloureux de voir des époux qui se comprennent mal, des enfants toujours en révolte, des frères et sœurs qui s'ignorent !

Dieu a voulu la famille : « *Croissez et multipliez vous !* » Et la famille n'a pas voulu de Dieu. Elle s'est fondée sans lui, sur le sable mouvant du charme de la jeunesse, d'un mouvement passionnel, d'une pièce d'or.

Elle s'est passée de lui, laissant libre cours à ses goûts et à ses fantaisies. Mais abandonnée à elle-même, la famille a été incapable de résister aux vents et à la tempête ; la maison est tombée en ruines.

« Si la maison en est digne, a dit Jésus à ses apôtres, votre paix descendra sur elle. » Pour être digne de posséder la paix de Dieu, m. f., il faut que dans la maison Dieu ait sa place, que la famille, père, mère et enfants l'adorent par la prière. Il faut que les époux trouvent en Dieu le courage pour les sacrifices imposés par la vie commune. Il faut que les parents soient vraiment ses représentants par la dignité de leur vie, que les enfants trouvent l'obéissance naturelle parce qu'elle répond à une autorité raisonnable, douce et affectueuse. Il faut que l'amour fraternel soit une joie bien plus qu'un devoir, parce que tous les cœurs, ayant un même idéal, auront les mêmes aspirations.

Ah ! m. f., si Dieu est l'ami de vos âmes, il sera l'ami de vos foyers. Il sera l'auteur de vos joies, le consolateur de vos peines, la source de tous vos biens ; et à toutes les heures, même à celles qui vous paraîtront les plus sombres, il saura faire descendre la paix dans votre famille. « *Pax huic domui et omnibus qui habitant in ea.* Que la paix soit dans cette maison et sur tous ceux qui y demeurent ! »

III. — *Dans notre pays*

Que la paix soit dans notre pays !

Qu'y a-t-il de plus odieux que l'égoïste, — ce petit esprit étroit et prétentieux qui veut renfermer le monde dans les limites de ses idées personnelles, et qui ne comprend pas que le prochain puisse avoir d'autres conceptions que les siennes, — cette volonté qui se croit forte en se faisant autoritaire, qui n'accepte pas la discussion et encore moins la contradiction, — ce triste cœur rapetissé qui ramène tout à son unique personne, qui n'a pour lui jamais trop de jouissance et ne sait pas s'émouvoir devant les besoins ni même les malheurs de ses frères !

Or, l'égoïsme conduit à l'ambition, l'ambition conduit au mépris du prochain, et le mépris du prochain excite la jalousie et la colère, entretient la haine, déchaîne les violences.

En réalité, voilà le secret de toutes les discordes d'un pays. Devant l'égoïsme de Jérusalem qui refusait de reconnaître les droits de Dieu qu'il ne cessait de proclamer depuis trois ans, Notre-Seigneur s'est écrié : « Ah ! Jérusalem, toi qui tues les prophètes, si tu savais en ce jour qui t'est encore donné ce qui peut t'apporter la paix ! »

La paix, m. f., elle est dans cette parole du Christ qui est comme le testament de sa vie : « Aimez-vous les uns les autres. »

Ah ! combien misérables sont les hommes qui attisent les haines et qui, pour servir des ambitions personnelles, lancent les uns contre les autres les concitoyens d'un même pays auxquels le Maître a ordonné de s'aimer !

Et ce qui est vrai pour un pays, m. f., est également vrai pour les peuples.

Dieu nous fait un devoir d'aimer notre nation, de faire respecter ses droits et de les défendre ; lui-même a suscité Jeanne d'Arc comme pour nous montrer qu'il y a des guerres justes. Mais Dieu nous a également demandé d'aimer tous les hommes, même nos ennemis, et par conséquent d'aimer et de vouloir la paix comme l'un des plus grands biens d'ici-bas. « Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés les enfants de Dieu. »

Voilà un demi-siècle, deux nations, le Chili et la République Argentine, étaient en guerres perpétuelles. En 1900, une nouvelle lutte allait s'engager. Dans chacune des nations belligérantes un évêque se mit en campagne pour prêcher la paix. Leur parole fut écoutée, les deux pays se réconcilièrent, et comme gage de leur union, le 13 mars

1904, au sommet de la Cordillière des Andes, montagnes qui séparent les deux pays, on bénissait une statue gigantesque représentant N.-S. Jésus-Christ, et au pied de laquelle on peut lire ces mots : « Ces montagnes crouleront et tomberont en poussière avant que la République Argentine et le Chili aient oublié le serment de paix qu'ils ont échangé aux pieds du Christ. »

* *

M. f., que la paix règne dans vos âmes, dans vos familles, dans notre pays, dans le monde : c'est le souhait le plus ardent de mon cœur.

Mais, pour cela, que vos regards, ceux de la France et de tous les peuples se tournent vers N. S. Jésus-Christ. Il vous apparaîtra comme au sommet des Andes, de sa main gauche tenant la Croix pour vous rappeler que la vie ne se passera pas sans lutte et sans sacrifice, et sa main droite étendue bénissante, pour vous rappeler que c'est en Lui seul que nous trouverons la paix et le bonheur. Ainsi soit-il.

III

AIMEZ-VOUS LES UNS LES AUTRES

Mes bien chers frères,

S. Jérôme raconte que S. Jean l'évangéliste, devenu vieux et ne pouvant plus se rendre lui-même dans l'assemblée des fidèles, s'y faisait porter, et que là, entouré de ses chrétiens, il leur répétait chaque fois cette recommandation : « *Filioli, diligite alterutrum*. Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. » Chagrinés de s'entendre dire toujours la même chose, les chrétiens d'Ephèse finirent par lui dire : « Mais, Père, pourquoi nous faites-vous donc toujours la même recommandation ? » Et le saint vieillard de répondre : « C'est parce que c'est le précepte du Seigneur et que, si vous l'observez bien, cela suffit. »

Eh bien ! moi aussi, m. f., au début de cette nouvelle année je vous adresse ce souhait, persuadé que si vous vous aimez bien les uns les autres, cela suffira à vous rendre heureux au cours de cette nouvelle année, cela suffira surtout à la sanctifier et à mériter le Paradis à la fin de vos jours. Notre-Seigneur n'a-t il pas dit lui-même : « C'est à cela qu'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres ! »

I. — *Enfants, aimez vos parents*

Aimez-vous les uns les autres.

Que les enfants d'abord aiment bien leurs parents ; qu'ils le leur disent, et ce premier jour de l'an est bien choisi pour cela. Le bon Dieu, la Sainte Vierge aiment bien nous entendre leur redire que nous les aimons ; mais un papa, une maman, les bons vieux grands-parents sont bien aises, eux aussi, d'entendre leurs enfants leur donner la même assurance, leur redire leur affection : c'est la récompense de tout le mal qu'ils se donnent.

Mais il faut que cette affection soit véritable et que les enfants la prouvent à leurs parents en cherchant en tout à leur faire plaisir, en les entourant de prévenances, en leur obéissant bien, en évitant tout ce qui pourrait les chagriner et les faire pleurer.

Et quand je recommande aux enfants d'aimer leurs parents, je ne m'adresse pas seulement à ces petits enfants qui sont là sur les bancs du catéchisme ; mais à vous tous, m. f. Quelque soit notre âge, nous restons toujours les enfants de nos parents. Si le bon Dieu les a déjà rappelés à lui, continuons de les aimer en priant pour eux et en conservant pieusement leur souvenir. Si vous avez encore le bonheur de les posséder, témoignez-leur votre affection en les entourant de soins, en leur procurant une heureuse vieillesse. Peut-être l'âge les rend il quelque peu insupportables... Que voulez-vous ! Quand vous étiez jeunes, vous l'étiez aussi, et ces bons parents supportaient patiemment vos défauts en disant : « C'est un enfant. » A votre tour, supportez patiemment les leurs en disant : « C'est un vieillard. »

Vous ne les laissez manquer de rien, j'en suis sûr, ou si vous les laissez manquer de quelque chose, ce ne peut être que d'un peu d'affection. Les vieillards sont comme les enfants, ils aiment à être un peu cajolés, affectionnés, aimés. Eh bien ! témoignez-leur cette affection, laissez vos enfants leur en donner des marques, et vous les rendrez heureux.

Et vous-mêmes vous le serez, parce que si le bon Dieu maudit et punit même de la mort les enfants qui méprisent ceux qui leur ont donné la vie, il bénit au contraire et accorde une vie longue en ce monde à ceux qui aiment et honorent leurs père et mère.

II. — *Parents, aimez bien vos enfants*

Aimez-vous les uns les autres.

Je ne recommande pas aux pères et mères d'aimer leurs enfants : Dieu lui-même ne leur a pas fait de commandement à ce sujet, parce que la nature les y porte assez. Il n'y a que des monstres, des êtres dénaturés qui puissent renier leur chair et leur sang. Lorsqu'il s'agit d'aimer leurs enfants, les parents pèchent plutôt par excès que par défaut.

Ils pèchent par excès en les aimant trop, en les aimant mal, en les élevant trop mollement, en fermant les yeux sur leurs défauts, en n'ayant pas le courage de les reprendre et de les corriger. Oh ! que ces parents aiment mal leurs enfants ! Ils les gâtent ; or, qu'est-ce qu'un fruit gâté ? à quoi est-il propre ? quelle valeur a-t il ? quel cas en faites-vous ?

Si vous aimez véritablement vos enfants, m. f., si vous voulez leur bonheur et le vôtre, élevez-les chrétiennement, car il n'y a pas d'autre manière de bien les élever. Sachez voir leurs défauts ; tous en ont, car tous sont venus au monde avec le

péché originel. Ayez le courage de les reprendre, non pas une fois, non pas dix fois, mais tous les jours et autant de fois qu'il est nécessaire. Appuyez de votre autorité ceux qui ont mission de vous aider à les bien élever. Ne parlez pas à tort et à travers devant eux, mais surveillez-vous bien pour ne rien dire, ne rien laisser dire devant eux qui puisse ébranler leur respect pour leurs maîtres et leur estime pour la vertu. Vous ne serez heureux que si vos enfants marchent leur chemin droit ; si vous les voyiez mal tourner, votre vie en serait empoisonnée. Aimez-les donc vraiment, élevez-les chrétiennement pour leur bonheur et pour le vôtre.

III. — *Aimez-vous en famille*

Aimez-vous les uns les autres, membres de la même famille.

Qu'elle était belle l'union qui existait autrefois entre les frères et les sœurs, les oncles et les neveux, les cousins et cousines ! On ne s'aimait pas seulement tant qu'on habitait sous le même toit, au foyer paternel, on continuait de s'aimer quand on l'avait quitté pour fonder un foyer à son tour. On aimait à se réunir à certains jours consacrés par la religion, par exemple au cours de la veillée de Noël, aux Rois, à la fête patronale, et, sans faire d'embarras et d'extras comme aujourd'hui, à s'asseoir autour de la même table. Celle-ci était servie abondamment, mais simplement, sans occasionner de frais ; elle était seulement un peu allongée pour faire place aux neveux et aux nièces dont le nombre augmentait chaque année et qui s'aimaient tellement qu'on les aurait plutôt pris pour des frères et des sœurs que pour des cousins et des cousines.

Et comme on s'entendait bien, comme on s'accordait, comme on se soutenait, comme on s'entr'aidait mutuellement ! Arrivait-il du bonheur à l'un, tous s'en réjouissaient ; au contraire, un parent était-il éprouvé, sa peine était partagée par tous les autres, tous s'unissaient pour lui venir en aide, pour lui porter secours, le consoler et lui faire oublier son malheur.

On dit qu'aujourd'hui il n'en est plus ainsi, que les familles sont divisées, qu'il est des frères et sœurs qui ne s'accordent pas, qui ne se parlent même pas, qui se jalousent et se veulent du mal. En sont-ils plus heureux ? Evidemment non. Ce ne sont ni les champs, ni l'argent, ni la richesse qui font le bonheur, mais c'est de se sentir aimé. Or, qui donc nous aimera, sinon ceux avec qui nous sommes une même chair et un même sang ? Sans doute, quelques désaccords peuvent se produire, même dans les meilleures familles ; mais il faut avoir assez de désintéressement et de vertu pour les faire cesser et se réconcilier, et le premier jour de l'an est une occasion toute désignée pour cela.

IV. — *Aimez-vous entre paroissiens*

Aimez-vous les uns les autres, enfin, entre habitants de la même paroisse.

Une paroisse est une famille, elle aussi, où tous doivent s'aimer et s'entr'aider mutuellement. Parmi ceux qui la composent, il en est qui sont moins fortunés et qui, par cette saison rigoureuse, surtout, n'ont peut-être pas toujours le nécessaire. Que les plus aisés leur viennent en aide. — Il en est qui sont dans l'embarras. Que les autres leur portent secours. — D'autres sont malades. Que les voisins s'offrent pour passer quelques nuits à leur chevet. — Ceux-là sont dans le deuil. Qu'ils ne soient pas seuls en ces douloureux moments, mais qu'ils sentent autour d'eux des cœurs aimants qui compatissent à leur peine et pleurent avec eux.

Oh ! m. f., comme on serait plus heureux si dans nos villages on s'aimait davantage ! Et on s'aimerait ainsi si comme autrefois on était plus chrétien, si l'on aimait le bon Dieu de tout son cœur.

Aussi, et ce sera mon dernier souhait, *aimons le bon Dieu*, et nous aimerons plus facilement notre prochain pour l'amour de lui. Si bons, si charitables, si dévoués que vous soyiez, il s'en trouvera toujours, soit dans vos familles, soit dans la paroisse, qui ne vous paieront pas de retour, qui ne vous témoigneront aucune gratitude, qui même, peut-être, vous rendront le mal pour le bien. Mais si vous leur avez fait ce bien pour l'amour de Dieu, votre bonheur n'en sera pas diminué, le bon Dieu vous en récompensera dès ce monde, et surtout, il vous en récompensera en vous donnant son Paradis dans l'autre. Ainsi soit-il.

IV

SOUHAITS A TOUS

Mes frères,

C'est l'usage, au commencement d'une année, de former des vœux les uns pour les autres. Le prêtre, le pasteur, pourrait-il se soustraire à une aussi louable coutume ? Non, m. f. Aussi, dès le premier jour de l'an, en offrant pour la paroisse le saint sacrifice de la messe, je vais porter au saint autel et présenter à Dieu les vœux que mon cœur forme pour vous.

Laissez-moi vous les exprimer aujourd'hui de vive voix et vous les offrir, ardents et sincères, comme ils le sont réellement, je vous en donne l'assurance.

* *

1. — A vous, chers *petits enfants*, ma première pensée, ma première parole, mes premiers souhaits : n'êtes-vous pas, en effet, les agneaux de la bergerie, et la portion du troupeau, je puis bien le dire, la plus intéressante et aussi la plus consolante ? Oui, je dis bien : la plus consolante. Car vous apportez à l'étude de notre sainte religion une ardeur, à la fréquentation des catéchismes une assiduité, et à nos paroles une attention que j'ai grand plaisir à signaler à toute la paroisse et qui font votre plus bel éloge.

Continuez, chers petits, et, à l'exemple du saint

enfant Jésus, votre modèle, croissez en âge, en science et en sagesse, gardez votre cœur pur et sans tache, pour le bonheur de vos parents, de vos maîtres et maîtresses, et de vos prêtres qui vous aiment et qui voudraient tant vous voir heureux.

2. — Après les petits enfants, la *jeunesse* est l'objet de mes plus vives sollicitudes : n'est-elle pas en effet l'avenir, l'espoir de la paroisse ? Trop souvent, hélas ! passé le temps du catéchisme et des communions, les jeunes gens nous échappent et, il faut bien le reconnaître, c'est à leur détriment. Loin du prêtre et de l'église, l'innocence disparaît avec la piété, et le vice ne tarde pas à exercer ses ravages. Oh ! chers jeunes gens, que je voudrais vous voir tous vous affilier les garçons au Patronage, les jeunes filles à la Congrégation des Enfants de Marie ! Quelle garantie, quelle sécurité, quel bienfait ce serait pour vous ! Entendez donc mon appel et répondez au vœu de votre pasteur. Nous aurons alors ce beau spectacle d'une jeunesse chaste, laborieuse, pieuse et appliquée à tous ses devoirs.

3. — Et à vous, époux, *pères et mères de famille,* que vous souhaiterai-je ? La santé, le succès dans vos affaires, l'aisance et la prospérité, la paix et le bonheur dans votre ménage ? Oui, certes, je vous souhaite tous ces biens ; et même, je ne crains pas de le dire, nul plus que moi ne désire que vous soyez heureux ici-bas.

Mais, par dessus tout, je souhaite que vous remplissiez consciencieusement toutes les obligations de votre état. Peut-être quelques-uns d'entre vous ont-ils à ce sujet de graves reproches à se faire... Quand je consulte les registres paroissiaux, ce n'est pas sans un douloureux étonnement, je ne vous le cache pas, que je relève pour ces deux dernières années un excédent des décès sur les naissances : 22 contre 18 en 1935, 22 contre 19 en 1936. Je voulais appeler votre attention sur ce point, vous inviter à vous laisser conduire par votre conscience et non par l'égoïsme, n'ayant pas de plus grand désir que de voir les familles nombreuses devenir non plus l'exception, mais la généralité dans notre paroisse.

4. — Dans le cours de l'année qui vient de finir, il y a eu des personnes *affligées,* des personnes que la maladie, que la peine, que le deuil ont durement éprouvées. Comment pourrais je les oublier dans mes vœux ? A toutes je souhaite la guérison qu'elles désirent, les consolations dont leur cœur a besoin ; à toutes je voudrais dire combien je compatis et prends part à leurs maux ; à toutes je voudrais faire entendre cette parole : — Frères, ayez patience ; vos chers défunts, vous les retrouverez, vous les reverrez un jour dans le sein de Dieu. Vos souffrances, chrétiennement supportées, se changeront bientôt en une joie sans partage, sans mesure et sans fin, car, selon la parole de S. François de Sales, « souffrir passe et même bien vite ; mais avoir souffert, cela ne passe point devant le regard de Dieu. »

5. — Plus à plaindre que les affligés et que les malades m'apparaissent les pauvres *pécheurs* qui vivent dans l'oubli de Dieu et le mépris de sa sainte loi.

N'est-ce pas pour un vrai pasteur un continuel sujet d'affliction et d'inquiétude, que de savoir que parmi les brebis de son troupeau il y en a tant d'égarées ? Tant *d'indifférents* qui, pour un vil intérêt, pour un voyage d'agrément, pour un caprice, pour un rien, manquent la messe le dimanche ; tant *d'esclaves* d'une passion qui les tient enchaînés et dont ils n'ont pas le courage de s'affranchir ; tant *d'aveugles* qui vivent en état de péché mortel et s'exposent à la damnation éternelle ; tant *de pauvres dévoyés* à qui une mauvaise rencontre, une lecture pernicieuse, des habitudes invétérées ont fait abandonner la pratique de leur religion et la fréquentation des sacrements ; tant *de vieillards endurcis* qui ont déjà un pied dans la tombe et qui ne songent pas à se repentir !

Avec quelle ardeur je souhaite à tous ces pauvres pécheurs que cette année 1937 soit pour eux l'année du pardon, de la conversion, du retour à Dieu ! Mes frères, je vous charge de leur porter et de leur dire mes vœux, mes inquiétudes et mes désirs ; joignez vos instances aux miennes, et arrachons au démon et à l'enfer des âmes qui nous sont bien chères, et qui sous nos yeux se corrompent et se perdent tristement.

6. — Dans toute paroisse, heureusement, le bien règne à côté du mal, les *personnes pieuses* vivent à côté des pécheurs, la voix de la prière couvre la voix du blasphème, les bonnes œuvres font contre-poids aux crimes et aux scandales. Elles sont déjà un bon nombre, Dieu merci, ces âmes d'élite qui édifient la paroisse par leur piété, leur charité, leurs vertus. Je souhaite que leur nombre aille toujours en augmentant. Je voudrais voir tous les matins une cinquantaine de personnes à la table sainte, 3 ou 4 fois plus encore le dimanche, et plusieurs centaines chaque mois au premier vendredi et les jours où le Saint-Sacrement est exposé.

A vous, m. f., de répondre au vœu de votre pasteur. Soyez-en bien persuadés : plus vous mettrez de piété dans votre vie, mieux vous supporterez vos épreuves, mieux vous remplirez tous vos devoirs, plus vous serez heureux même ici-bas, mieux enfin vous vous assurerez une sainte mort et une bienheureuse éternité.

LE MOT DU PASTEUR

Premier dimanche de janvier

LA GRACE ACTUELLE

Mes frères,

Dans la page d'Evangile que je viens de vous lire, il est question d'Hérode. Ce roi, cruel et jaloux, a résolu de tuer le Sauveur. Il donne des ordres si bien inspirés par la passion, qu'il sem-

ble impossible que la victime échappe à ses bourreaux.

La Providence déjoua ce complot. L'Ange du Seigneur apparut à Joseph pendant son sommeil et lui dit : « Lève-toi, prends l'enfant et sa mère, et fuis en Egypte,... car il arrivera qu'Hérode cherchera l'enfant pour le perdre. » Sur-le champ, sans attendre le jour, Joseph obéit.

De la part de Joseph cette manière de se comporter nous enseigne l'empressement à correspondre à ces grâces qui, le long de l'année, nous sont distribuées par Dieu et sont appelées grâces actuelles. Il nous sera donc très utile de savoir 1o en quoi consiste la grâce actuelle, et 2o quelle est sa nécessité.

I. — *En quoi consiste la grâce actuelle ?*

« La grâce actuelle est un secours du moment que Dieu nous donne pour faire le bien et fuir le mal. » (Catéchisme diocésain).

Elle est un secours du moment. Dieu nous l'accorde pour l'acte à accomplir ; il dure le temps requis pour faire la bonne action présente. On veut prier ? on reçoit une grâce pour bien prier. Dès que cette action est terminée, la grâce cesse et cède la place à une autre, et ainsi de suite.

Cette grâce opère en nous de plusieurs manières. Elle peut être une lumière éclairant notre intelligence, nous dévoilant la vérité, le devoir à remplir. Elle peut être un bon mouvement excité dans notre volonté afin de nous porter au bien et de nous détourner du mal. Elle peut être une force spéciale nous soutenant pendant l'action.

Et cette grâce est tantôt intérieure, quand Dieu agit lui-même sur notre intelligence ou sur notre volonté en nous communiquant de bonnes pensées, de bonnes inspirations, de bons mouvements ; tantôt extérieure, quand Dieu agit par des moyens apparents comme la prédication, les bons conseils, les bons exemples, les épreuves, etc.

Et cette grâce travaille notre âme d'une manière différente selon que nous sommes en état de grâce ou en état de péché mortel. Dans le premier cas, il suffit que la grâce actuelle vienne mettre en quelque sorte nos facultés en mouvement ; dans le second, la grâce actuelle doit suppléer la grâce sanctifiante, c'est-à-dire rendre momentanément notre intelligence ou notre volonté capables de produire des actes surnaturels.

Or, ce secours passager de la grâce actuelle nous est accordé pour faire le bien et fuir le mal. Là est son but : être notre appui dans l'observation des commandements de Dieu et de l'Eglise, être notre appui pour nous détourner du péché. « Un certain jour, rapporte l'Evangile, Jésus monta dans une barque avec ses disciples... Pendant qu'ils naviguaient, le Sauveur s'endormit. Et il se produisit un grand tourbillon de vent qui fondit sur le lac. Et les vagues se jetaient dans la barque... Ils étaient en danger... S'étant rapprochés du Sauveur, ils le réveillèrent : « Maître, sauvez-nous ! Nous périssons ! » Et réveillé, Jésus se leva et il commanda avec sévérité au vent : « Silence ! » et il dit à la mer : « Tais-toi ! » Et le vent s'abattit et il se fit un grand calme. » (Marc, IV, 35 40).

M. f., à tous les âges de la vie il peut y avoir des tourbillons de vent déchaînés contre notre âme ; le démon, le monde, les passions combinent leurs efforts et, comme les vagues du lac de Génésareth, redoublent leurs assauts. Mais Dieu est au milieu de nous et par sa grâce il nous aide pour que nous ayons l'énergie d'accomplir ce qui est bon et de nous éloigner de ce qui est mauvais.

II. — *Quelle est la nécessité de la grâce actuelle ?*

La grâce actuelle est nécessaire soit au pécheur, soit au juste.

1. Au pécheur elle est indispensable pour se convertir. De vrai, le pécheur a renié l'amitié de Dieu, perdu la vie de la grâce, compromis son éternelle destinée ; en sorte que s'il veut se réconcilier avec lui, il a besoin d'une grâce actuelle pour commencer sa réconciliation. Car, pour qu'un pécheur entreprenne surnaturellement son retour à Dieu, Dieu doit lui en inspirer la pensée, frapper à la porte de son cœur et le seconder : « Personne ne peut venir à moi, dit Notre-Seigneur, si mon Père, qui m'a envoyé, ne l'attire. » (Jo., VI, 44).

C'est pourquoi, vous qui avez péché, priez Dieu de vous accorder la grâce de la foi, de la confiance en sa miséricorde.

2. Au juste, la grâce actuelle est indispensable pour ne pas tomber dans le péché mortel. Assurément, l'âme en état de grâce est dans d'excellentes dispositions ; néanmoins, elle reste sujette aux mauvaises inclinations. Par conséquent, pour ne pas succomber dans les moments de difficultés et de tentations graves, des grâces actuelles lui sont nécessaires. Aussi Jésus-Christ nous a recommandé avec insistance de veiller et de prier afin de ne pas entrer en tentation.

La grâce actuelle est encore indispensable au juste pour pratiquer la vertu : « Personne ne peut dire : *Seigneur Jésus*, si ce n'est par l'Esprit-Saint » (I Cor., XII, 3), déclarait S. Paul. Non moins catégorique avait été le Sauveur : « Sans moi vous ne pouvez rien faire. » (Jo., XV, 5).

La grâce sanctifiante elle-même ne lui suffit pas. Certes, son âme est insérée à la vigne qu'est Jésus Christ ; mais encore faut-il que pour produire elle en reçoive la poussée vitale de la grâce actuelle. Sur quoi S. Thomas d'Aquin a enseigné : « L'homme ne peut, quoiqu'il soit déjà en état de grâce, faire le bien par lui-même sans un nouveau secours de Dieu, qui le dirige et le protège. » (Ia-IIæ, Q. CIX, a. 9).

Au surplus, une grâce particulière est indispensable au juste pour persévérer jusqu'à la mort dans l'amitié de Dieu. Effectivement, la persévérance finale est le plus grand des bienfaits divins : elle est l'union de la mort et de l'état de grâce. Or,

rien de plus incertain que cette persévérance. C'est une faveur absolument gratuite que Dieu ne doit à personne en justice rigoureuse, et qu'il faut savoir obtenir ; d'où l'obligation de solliciter chaque jour ces grâces efficaces pour bien finir. Notre salut est à ce prix : car Dieu, maître de la vie et de la mort, peut disposer les événements de façon que la mort nous trouve en état de grâce.

Ainsi la grâce actuelle est nécessaire à l'homme soit pour franchir heureusement la passe difficile de la mort, soit pour marcher dans la voie des commandements, soit pour revenir à Dieu.

Aussi, m. f., soyons fidèles à la grâce actuelle et très prompts à suivre ses impressions.

Et, puisque cette grâce s'acquiert par la prière, ne cessons pas de la demander à Dieu.

LES SAINTS PATRONS

S. Etienne, Patron des auxiliaires du clergé

(26 décembre)

OBLIGATION ET DIFFÉRENTES FAÇONS D'AIDER LE CLERGÉ

Mes frères,

Nous lisons dans les Actes des apôtres que ceux-ci ne suffisant plus à la besogne, lorsque les chrétiens se furent multipliés, se déchargèrent de toute la partie matérielle de leur ministère sur des auxiliaires choisis par eux et se réservèrent exclusivement le ministère tout spirituel de la prière et de la prédication. Ils nommèrent à cet effet sept diacres, auxquels ils confièrent le soin de distribuer les aumônes et de présider aux agapes, aux repas que les premiers fidèles, tendrement unis, prenaient en commun. Le premier de ces diacres par le mérite aussi bien sans doute que par le martyre qu'il subit pour Jésus-Christ est S. Etienne dont nous célébrons aujourd'hui la fête. Il fut le premier auxiliaire des apôtres et, à ce titre, a mérité d'être honoré et invoqué comme le modèle et le patron des auxiliaires du clergé. Voyons comment nous pouvons et devons l'imiter en prêtant notre concours au clergé : à l'église, dans la paroisse et en général dans l'exercice de l'apostolat.

I. — *A l'église*

Au temps de S. Etienne il n'y avait pas d'édifices spécialement consacrés au culte catholique, les premiers fidèles se réunissaient dans des maisons particulières pour y prier et y assister au saint sacrifice. Mais encore fallait-il préparer dans ces maisons ce qui était nécessaire pour l'oblation de ce saint sacrifice, la table qui devait servir d'autel, le pain et le vin qui y seraient consacrés, présenter ceux-ci au célébrant, l'aider à les distribuer aux fidèles présents, à les porter aux malades et aux fidèles empêchés d'assister à l'assemblée sainte. Tout cela constituait la tâche de S. Etienne et des diacres.

Aujourd'hui, chaque paroisse a le bonheur de posséder une église. Mais cette église, il faut en prendre soin. C'est à la sacristine qu'incombe cette tâche honorable. C'est à elle d'y entretenir la propreté en tout temps, de l'orner, d'en décorer les autels le dimanche et les jours de fête et de rehausser ainsi la beauté des saints offices en décorant le cadre où ils se déroulent ; c'est à elle de prendre soin de la sacristie et de maintenir en bon état les linges d'autel et les ornements. Pour faire face à cette tâche, la sacristine a besoin de beaucoup de piété et de dévouement, car les faibles ressources dont disposent nos églises ne permettent pas de rétribuer ses peines autant qu'il conviendrait.

Que toutes les personnes pieuses qui disposent de quelques loisirs, femmes, veuves ou jeunes filles, y suppléent en lui venant en aide. Pourquoi n'allégeraient elles pas sa tâche en se chargeant du soin des autels secondaires, des différentes statues que possède l'église, tout au moins en fournissant de bon cœur des fleurs et des lumières pour les orner ? — Dans les villes, il existe une Œuvre des Tabernacles où des dames charitables confectionnent et réparent gratuitement les ornements sacerdotaux, les vêtements d'enfants de chœur, les linges d'autel. Si pareille œuvre ne peut être fondée dans les petites paroisses, pourquoi des personnes isolées, dont les doigts sont habiles et qui en ont le temps, n'offriraient elles pas leur concours à la sacristine pour l'entretien de tous ces objets ? Ne seraient-elles pas saintement fières de voir le prêtre célébrer la sainte messe revêtu d'une aube ou d'une chasuble confectionnées par elles, sur une nappe qui serait l'œuvre de leurs mains, de voir leurs enfants ou leurs petits-enfants servir à l'autel, parés de soutanelles ou de gracieux surplis pieusement et amoureusement brodés par elles et pour eux ?

Dans une paroisse, il ne suffit pas pour l'exercice du culte divin qu'il y ait une église, si belle et si bien tenue soit-elle; il faut des employés prêtant au prêtre leur concours pour la solennité des saints offices. Il faut un sonneur pour y appeler les fidèles, les inviter trois fois par jour à saluer la T. S. Vierge par la sonnerie de l'*Angelus*, annoncer chaque samedi et chaque veille de fête, par une sonnerie plus joyeuse, la solennité du lendemain ; il faut un sonneur pour carillonner les baptêmes et les mariages, égrener les notes du glas sur le cercueil des défunts. Qu'elle est triste, la paroisse où les cloches ne se font plus entendre et restent, fêtes et dimanches, silencieuses comme le Vendredi Saint ! Cependant, qu'elles sont nombreuses aujourd'hui les paroisses qui sont dans ce cas ! Que la vôtre, m. f., ne soit jamais de ce nombre. Encouragez comme savait le faire Ste Jeanne d'Arc ceux qui acceptent de remplir cette fonction très noble mais assujettissante, et, par votre générosité, permettez à l'église de les indemniser de leurs peines.

Dans une église il faut également un sacristain.

Obligé de dire plusieurs messes chaque dimanche et de se hâter pour se rendre d'une paroisse à l'autre, le curé ne peut s'attarder à remplir les différentes fonctions qui incombent à cet employé. A défaut des vénérables sacristains d'autrefois, vieillis dans l'exercice de leurs fonctions et, de ce fait, devenus les coutumiers vivants de la paroisse, soyez heureux, m. f., de voir vos jeunes gens remplir cette tâche de sacristain, d'autant plus honorable qu'elle les rapproche davantage de l'autel et leur donne souvent place dans le sanctuaire lui-même.

Enfin, dans une église il faut un chantre pour répondre aux chants du prêtre et faire son chœur avec lui et avec les fidèles. Combien de paroisses en sont aujourd'hui privées, parce que celui qui remplissait cette fonction est mort et n'a pu être remplacé, au grand dommage de la solennité des offices ! Sans doute, pour être chantre il faut connaître le plain-chant, et cela suppose une étude préalable que bien peu ont faite. Mais pourquoi, m. f., ne m'enverriez-vous pas vos enfants, doués d'intelligence et d'une belle voix ? Je me ferais un bonheur de leur apprendre ce plain-chant, ils prendraient place au lutrin, formeraient une belle chorale et, à l'occasion des mariages, enterrements et autres services religieux, vous n'auriez pas, comme trop de paroisses déshéritées, l'humiliation, la peine et aussi la dépense, d'aller en mendier un dans la paroisse voisine.

II. — *Dans le ministère paroissial*

S. Etienne ne s'est pas borné aux fonctions saintes dont je vous parlais tout à l'heure, il a travaillé à la sanctification de ses compatriotes et S. Luc nous le montre discutant avec eux pour leur prouver la divinité de Jésus-Christ et les amener à la vraie foi, aidant ainsi les apôtres dans leur œuvre d'évangélisation et de sanctification des âmes.

Le clergé d'aujourd'hui a bien besoin d'auxiliaires, lui aussi, dans cette tâche qui lui incombe. Combien de paroisses où le curé ne peut venir que rarement faire le catéchisme, et encore durant quelques instants seulement ! Et cependant combien il importe de ne pas laisser grandir les enfants dans l'ignorance religieuse, de les former, au contraire, aux habitudes chrétiennes, à la piété, à la pratique de la prière et des sacrements, de veiller sur eux à l'église pour qu'ils la fréquentent et s'y tiennent bien ! Sans doute, ces obligations incombent avant tout à leurs parents, mais ils ne peuvent pas toujours les remplir. Qu'elles font une œuvre utile et méritoire, les catéchistes volontaires qui offrent leur concours au prêtre pour cette tâche si belle, acceptent de réunir les enfants une ou plusieurs fois par semaine pour leur faire réciter la lettre du catéchisme, les surveillent à l'église, organisent et président les exercices de piété en l'absence du prêtre ! Si la piété, si les habitudes chrétiennes se maintiennent en tant de paroisses privées de pasteurs, si les enfants continuent d'y être élevés dans l'amour et la crainte de Dieu, c'est à ces personnes dévouées que ces paroisses le devront.

Dans les villes et les paroisses importantes il existe des patronages de jeunes gens, des cercles d'hommes destinés à assurer leur persévérance. La direction de toutes ces œuvres est pour le clergé, curés et vicaires, la cause de grandes fatigues et leur prend un temps précieux qu'ils auraient besoin de consacrer à l'étude, à la préparation de leurs instructions et aux travaux proprement dits du saint ministère. Pourquoi des jeunes gens, des hommes dévoués ne s'offriraient ils pas pour les suppléer dans la direction de ces œuvres, y faire quelques conférences, y organiser de saines distractions ? Que d'occasions ils y trouveraient de glisser un bon conseil, et d'exercer un apostolat d'autant plus fructueux qu'il serait plus voilé et plus désintéressé !

Un autre concours très précieux que les pieux fidèles peuvent encore, en chaque paroisse, donner au prêtre, surtout en celles qui sont privées de pasteur résidant, c'est de s'occuper des malades, afin de n'en laisser mourir aucun sans sacrements. Qu'ils aient soin de prévenir le prêtre lorsqu'ils en connaissent quelqu'un en danger, qu'ils préparent le malade à recevoir sa visite et, lorsqu'ils lui ont assuré les derniers secours de la religion, qu'ils lui continuent leur charitable assistance en lui suggérant de pieuses pensées, et en priant pour lui.

Le nombre des œuvres s'est considérablement multiplié depuis quelques années. Outre les œuvres paroissiales, congrégations et confréries, il y a les œuvres diocésaines comme celles du Denier du culte, des Vocations sacerdotales, Association mariale, etc. ; il y a aussi des œuvres plus générales comme celles de la Propagation de la Foi, de la Ste Enfance, de S. Pierre Apôtre, de S. François de Sales, l'Œuvre des Campagnes, etc... Le curé ne peut s'occuper de toutes. Que les personnes pieuses acceptent d'être zélatrices de l'une ou l'autre, se chargent de leur recruter de nouveaux membres, d'en recueillir les cotisations. Il y aura tout profit pour le curé qui sera soulagé d'autant, pour les œuvres qui seront plus prospères, et pour la zélatrice qui y trouvera une source de mérites.

III. — *Dans l'Action Catholique*

Enfin, les fidèles doivent se faire les auxiliaires du clergé en prenant part à l'Action Catholique si recommandée par le Souverain Pontife. L'apostolat n'est pas le fait exclusif du prêtre. S'ils aiment vraiment leurs frères, tous les chrétiens doivent désirer leur salut et y travailler selon leurs moyens. Or l'Action Catholique n'est pas autre chose que l'apostolat exercé par les simples fidèles, par les laïcs, de façon rationnelle. Le prêtre ne peut pénétrer partout, faire entendre la vérité partout. C'est aux fidèles à se faire les échos de sa parole, chacun dans leur milieu.

Les mouvements spécialisés qui depuis quelques

années groupent les différentes catégories sociales n'ont pas d'autre but; aux hommes de l'Union Catholique à se faire apôtres près de leurs compatriotes pour les gagner à Jésus-Christ; aux jeunes gens des différents groupements catholiques à agir près de leurs camarades : les jeunes agriculteurs près des jeunes de la campagne, les jeunes ouvriers près de leurs compagnons de l'atelier ou de l'usine, les étudiants près de leurs condisciples; aux dames de la Ligue Féminine d'Action Catholique près des mères de famille; aux jeunes filles de la J. A. C. F. ou de la J. O. C. F. près de leurs compagnes.

Quels puissants auxiliaires seraient pour le prêtre tous les membres de ces Associations, s'ils étaient animés d'un véritable amour pour la gloire de Dieu et le salut des âmes! Comme ils s'efforceraient de donner le bon exemple autour d'eux! Comme ils seraient ingénieux pour faire servir leurs relations, user de leur influence, orienter leurs conversations, afin d'amener à Dieu ceux qui les entourent! Comme l'action salutaire du prêtre se trouverait décuplée, centuplée, s'il trouvait en tous ses bons paroissiens, hommes et femmes, jeunes gens et jeunes filles, autant de collaborateurs, autant de militants l'aidant à mener le bon combat contre le démon et ses suppôts!

* *

Soyez de ces bons paroissiens, m. f.; par tous les moyens que je vous ai indiqués, efforcez-vous de venir en aide à vos prêtres et vous aurez part à leurs mérites et à leur récompense. S. Etienne mourant se consolait en voyant le ciel ouvert au-dessus de lui et Dieu s'apprêtant à le couronner : à couronner sa foi, son zèle pour le salut de ses compatriotes, son courage sous la grêle de pierres dont l'accablaient ses persécuteurs. Tous les auxiliaires du clergé auront la même récompense : eux aussi verront le ciel s'ouvrir devant eux au sortir de ce monde, parce qu'ils auront contribué à l'ouvrir aux autres. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE S. JEAN L'ÉVANGÉLISTE

LE DISCIPLE QUE JÉSUS AIMAIT

Mes frères,

Une amitié aussi sainte que profonde a uni Jésus, dans le cours de sa vie publique, à S. Jean, l'un des douze apôtres et des quatre évangélistes. Celui-ci s'est donné lui-même ce titre : « le disciple que Jésus aimait » (Jo., XXI, 20); non pas qu'il fût exclusivement aimé, mais le Christ eut pour lui une prédilection spéciale.

Voulez-vous que je vous retrace, à grands traits, l'histoire de cette amitié? Elle pourra vous instruire, en vous faisant mieux comprendre la nature de vos rapports avec Jésus, qui veut être pour vous un compagnon de route et un ami.

I. — *Ce que Jean a donné à Jésus*

C'est sans doute à l'école de Jean-Baptiste, le prédicateur de la pénitence, le précurseur du Messie, que notre Jean apprit à connaître Celui qui allait venir. « Je ne suis pas digne de dénouer les cordons de sa chaussure » (Jo., I, 27), avait dit le fils de Zacharie. Quelle idée devaient donc se faire du Sauveur ceux qui avaient entendu ces paroles!

Et voici que Jésus apparait sur les rives du Jourdain : « C'est lui, l'Agneau de Dieu qui efface le péché du monde. » Alors deux disciples se détachent du groupe qui entourait le Précurseur et s'en vont à la suite de Jésus; ils se nomment André et Jean. Jésus se retourne, les aperçoit et leur dit : « Qui cherchez-vous? » Ils lui répondent : « Maître, où demeurez vous? » — « Venez et voyez. » Ils le suivent donc et passent la soirée avec lui. Et sans avoir vu de miracle, Jean est conquis, son cœur appartient au maître; il n'attend que l'occasion favorable pour tout quitter et le suivre partout.

Elle ne se fait pas beaucoup attendre. Jésus, remontant la vallée du Jourdain, longe le lac de Génésareth, appelé aussi mer de Galilée. Il y a là deux groupes de pêcheurs, les uns se livrent à la pêche, les autres raccommodent leurs filets; c'est d'une part Simon et André, de l'autre Jean avec son frère Jacques, leur père Zébédée et quelques mercenaires. Jésus les appelle et voilà qu'aussitôt, quittant leur gagne-pain, leurs biens et leurs familles, ils se mettent à suivre le Christ. Désormais Jean ne quittera plus Jésus.

Près de trois années se passent, et nous voici à l'heure de la Passion. Traîné de tribunal en tribunal, Jésus est insulté, frappé, odieusement maltraité. Au péril de sa vie, Jean suit le triste cortège, l'âme angoissée, partageant en son cœur toutes les douleurs de son Maître.

La haine des Juifs et leurs menaces ont enfin raison de la faiblesse de Pilate et Jésus est condamné à mort. Peut-être Jean avait-il espéré que le gouverneur refuserait de laisser exécuter le jugement inique rendu par le Sanhédrin; mais la fatale nouvelle n'abat point son courage; il suit Jésus tout le long du chemin qui conduit au Calvaire, et quand la croix s'est dressée, il est là debout, tout près du Christ, silencieux et grave, mais tout aimant, avec Marie, mère de Jésus.

Au matin de Pâques, la nouvelle se répand que le Crucifié n'est plus dans son tombeau. Jean s'empresse de se rendre au sépulcre avec Pierre, et, courant plus vite, y arrive le premier; il voit le tombeau vide et les linges posés à terre; alors, avec une pleine évidence, il lui apparaît que le Christ est ressuscité : « il voit et il croit, » nous raconte-t-il lui-même (XX, 8).

Dans la suite, Jean est aux côtés de Pierre dans la prédication; mais ce qui est remarquable surtout dans son activité, c'est la rédaction de son évangile. Ame virginale et pure, il a réalisé la

béatitude énoncée par Notre-Seigneur : « Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu. » Ame ardente, cœur affectueux, admis à une très grande intimité avec le divin Maître, il a eu comme l'intuition des richesses inépuisables du cœur de Jésus. Et il nous a donné un portrait attachant du Sauveur, il nous a révélé les sublimes réalités du Verbe fait chair pour notre salut, il nous a gagnés à son amour du Christ présenté comme le meilleur des amis, pour nous emporter ensuite dans l'ineffable mystère de la Trinité Sainte.

Enfin, s'il en est sorti rajeuni et revigoré, il a néanmoins enduré le martyre, il a connu l'exil, et, dernier survivant du collège apostolique, il a dirigé les églises d'Asie, entouré d'une vénération universelle.

II. — *Ce que Jésus a demandé à S. Jean*

Quand on lit l'Evangile, on est frappé de voir comment le Christ a méprisé les richesses et rejeté les honneurs. On serait tenté de croire qu'il va témoigner le même mépris à ce troisième bien que nous offre la terre, je veux dire l'amitié. Et cependant, il n'en est rien : Jésus au contraire lui fait une place et dans son cœur et dans sa vie. Lui qui est le Fils de Dieu, qui est aimé du Père d'un amour infini, qui, aux dires des théologiens, jouit déjà de la vision béatifique et du bonheur des élus, il accepte l'hommage d'un cœur qui lui apporte son amour.

Et c'est ainsi qu'il accepte et goûte l'amitié de S. Jean ; et non seulement il accepte, mais, comme cela se voit souvent entre amis, il compte sur l'amitié de Jean, lui fait confiance et, dans les heures difficiles, veut s'appuyer sur elle. Voyez en effet comme Jésus par trois fois, dans son agonie, vient demander aux siens un peu de réconfort et de consolation ; comment il a pris soin d'emmener avec lui ses apôtres, comment il a séparé des autres Pierre, Jacques et Jean, ses intimes et ses privilégiés, pour qu'ils fussent plus près de lui. Nous-mêmes n'agissons pas autrement, quand, accablés par l'épreuve, nous avons besoin de nous confier à quelqu'un qui, en partageant nos peines, nous aide à en porter le poids.

Il semble aussi qu'à la Cène, quand il a annoncé la trahison de Judas, Jésus assombri par cette pensée ait été consolé, réconforté par l'amitié de son voisin de table, S. Jean, lequel reposait alors sur sa poitrine. Jean s'attristait à l'idée qu'on pouvait vouloir du mal à son ami, et Jésus sentait battre auprès du sien un cœur dont il savait le dévouement et la fidélité.

La plus belle marque de l'amitié, ou du moins l'une des plus belles, c'est la confiance. A ses apôtres Jésus disait : « Je ne vous appellerai plus mes serviteurs, mais mes amis, parce que tout ce que j'ai appris de mon Père, je vous l'ai fait connaître. » (Jo., xv, 15). C'est en effet une preuve d'amitié que de confier ses secrets à quelqu'un, de n'avoir pour lui rien de caché.

Mais la confiance peut se témoigner d'une autre manière encore. Si quelqu'un nous aime vraiment, il doit nous être très dévoué, il doit rechercher les moindres occasions de nous prouver son dévouement, son affection, et donc nous pouvons lui témoigner de la confiance en lui demandant beaucoup. Or c'est bien là ce qu'a fait Jésus avec S. Jean.

Au moment de mourir, il lui confie sa mère. Du haut de la croix, il dit à Marie : « Mère, voilà votre fils. » et à Jean : « Fils, voilà votre mère. » Et par ces paroles, il confie l'un à l'autre, pour leur mutuelle consolation, les deux êtres qu'il aime le plus en ce monde. Il confie à son ami le plus grand trésor qu'il ait possédé ici-bas : sa mère. Et il lui demande la chose la plus difficile qui soit : tenir auprès d'elle sa propre place, être un fils pour elle, l'aimer d'un amour semblable au sien. En cela, Jésus nous a montré quelle confiance il avait dans l'amitié de Jean.

III. — *Ce que Jésus a donné à S. Jean*

Mais si l'amour conduit à la confiance et à l'abandon, il mène plus encore à l'action et à la générosité, car l'amitié est faite d'amour réciproque et d'échange. Si Jésus a demandé à Jean des services signalés, il lui a témoigné aussi une toute spéciale affection, puisque l'évangéliste se nomme lui-même « le disciple que Jésus aimait. »

Après les premières annonces de la Passion et des humiliations qui attendent le Fils de l'homme, les apôtres, surpris, demeurent sous une mauvaise impression. Accoutumés à voir le Christ dans la majesté de sa puissance, à entendre l'éloquence de sa parole, ils ne comprennent pas qu'il puisse un jour devenir une victime, à la merci de ses bourreaux ; il ne leur vient pas à l'idée que le Messie pourrait se livrer volontairement à la mort, pour notre salut. Et peut être que leur foi au Fils de Dieu passe à ce moment par une dure épreuve. Alors Jésus prend avec lui Pierre, Jacques et Jean, il les emmène sur une montagne, et là, il fait éclater à leurs yeux, dans sa transfiguration, la gloire de son humanité. Leur foi est affermie, leur cœur est rempli de joie, au point qu'ils aimeraient à fixer leur tente en ce séjour ; mais ce n'était qu'une halte, il faut retourner aux labeurs de l'apostolat.

Prié de venir au chevet d'une enfant près de mourir, Jésus prend encore avec lui Pierre, Jacques et Jean ; quand il arrive à la maison, il y trouve « une foule confuse de gens qui pleurent et poussent de grands cris » (Marc, vi, 38). Il fait alors sortir tous ces gens, ne gardant avec lui que le père et la mère de l'enfant et les trois disciples. Puis il s'approche du lit funèbre, prend la jeune fille par la main en disant : « Jeune fille, je te le commande, lève-toi ! » Et à la grande stupeur de tous, la morte se lève et court par la maison. Or, S. Marc, qui nous raconte le fait, spécifie bien que « Jésus ne permit à personne de l'accompagner, si ce n'est à Pierre, à Jacques et à Jean » (vi, 37).

Mais c'est à la Cène surtout que se manifeste la prédilection du Maître pour le disciple bien aimé. Jésus a voulu faire la pâque avec les siens, manger avec eux le traditionnel agneau ; et il a fait préparer pour ces agapes fraternelles une salle de festin. Suivant la mode orientale, les convives sont non point assis, mais étendus sur des divans, le buste appuyé sur un coude, l'autre main restant libre pour manger. Ils sont groupés deux à deux, et Jésus appelle l'un des douze à l'honneur d'être placé tout près de lui ; et qui est ce privilégié ? Pierre, le chef du collège apostolique ? Non, c'est le disciple bien-aimé, l'ami de Jésus, qui, après la communion, va reposer sa tête sur le cœur du Christ. (Jo., XXI, 20). Rien de plus éloquent que ce tableau pour nous montrer quelle amitié unissait l'un à l'autre Jésus et S. Jean.

* *

M. f., si je vous ai rappelé ces pages de l'histoire évangélique, c'est afin de vous faire mieux comprendre Jésus. Tel il fut pour Jean, tel il veut être pour chacun de nous, toutes proportions gardées : ami tendre et délicat, demandant beaucoup parfois, mais rendant au centuple, en ce monde et en l'autre. Que votre vie chrétienne prenne donc de plus en plus la forme d'une véritable amitié avec le Christ ! *Amen.*

AUX MÈRES CHRÉTIENNES

III

VOS DEVOIRS : L'ÉDUCATION

« Dieu nous a prédestinés, nous dit S. Paul, à devenir conformes à l'image de son Fils Jésus-Christ. » (Rom., VIII, 29). Telle est la destinée des enfants que Dieu vous a confiés, et je vous ai dit déjà de quelle importance est l'orientation initiale que vous donnerez ou que vous aurez donnée à ces jeunes âmes. Permettez-moi d'y revenir aujourd'hui avec plus de détails et d'une façon plus approfondie.

I. — *Le problème de l'éducation*

Je comparerais volontiers l'éducation au travail du peintre, avec cette différence qu'ici nous travaillons sur un être vivant. Mais voyez, en effet, combien la comparaison va nous être utile pour l'intelligence de notre sujet.

Le premier travail du peintre a été de concevoir son sujet ; il y a songé bien longtemps avant de se mettre à l'œuvre ; il a écarté dix, vingt sujets et plus, qui ne lui ont pas donné toute satisfaction, qui n'ont fait que passer plus ou moins vite sur l'écran de son imagination. Puis, il a fixé son choix. Mais, cela fait, il a réfléchi mûrement ; le plan de son œuvre ne s'est construit dans son esprit que lentement ; sans se lasser, il l'a retouché, amélioré ; il a recueilli, dans ses souvenirs et autour de lui, et dans l'étude des maîtres et des modèles, tout ce qui pouvait convenir à son dessein, à son idéal. Maintenant, il se met à l'œuvre.

Et il travaille, infatigable, fournissant un labeur considérable et pourtant absorbant, assez difficile et néanmoins agréable. L'œuvre s'ébauche et déjà l'on peut voir ce que sera le tableau et découvrir l'idée, le sujet. Mais inlassablement l'artiste va retoucher, corriger ; c'est dans une infinité de détails qu'il va passer beaucoup de temps. Comment en effet faire passer une âme, et la flamme d'un sentiment intime dans l'expression du visage ou du regard ? Travail inouï, et d'autant plus délicat que l'artiste a conçu un idéal plus élevé. Ainsi est-il plus facile de faire un portrait de femme que d'évoquer le visage de la Vierge ; Bernadette a dit combien pâle était la réalité des plus belles statues auprès du visage de l'Apparition.

Rien de plus semblable au travail du peintre que l'éducation. Le premier devoir de l'éducateur est, en effet, de concevoir l'idéal qu'il veut réaliser, car vos enfants ne deviendront des hommes de devoir et des chrétiens que si vous l'avez voulu, et le degré de leur foi, de leur vertu, de leur mérite, correspondra rigoureusement à la grandeur et à la beauté de l'idéal qui aura présidé à leur éducation

Et quel est donc cet idéal vers lequel vous devez les orienter avec autant d'énergie et de persévérance que de ferme douceur ? S. Paul vous répond en ces termes : « Dieu le Père nous a prédestinés à devenir conformes à l'image de son Fils Jésus-Christ. » Vous cherchiez le modèle qu'il vous fallait reproduire dans l'âme de vos enfants ? Ouvrez l'Evangile, lisez-le avec attention et avec foi ; contemplez Jésus-Christ, voyez sa bonté, son amour, sa miséricorde ; écoutez ses paroles ; admirez son obéissance, son dévouement, son esprit de sacrifice ; faites-vous de lui une idée aussi exacte que possible, et puis, mettez-vous à l'œuvre, avec la grâce de Dieu et dans la mesure du possible, pour faire, des âmes qui vous sont confiées, des copies vivantes de ce divin modèle.

Je ne vous cache pas que le travail est grand, difficile et délicat. L'artiste doit d'abord attaquer la pierre dure, marbre ou granit, pour faire surgir du bloc informe les premières lignes de son œuvre ; ensuite, il lui faut sculpter son sujet, besogne moins fatigante peut-être, moins matérielle, mais plus difficile ; enfin, besogne délicate, il doit faire ces mille et inlassables retouches qui donneront à son œuvre fini et perfection. Telle est aussi votre tâche, en éducation.

Vous devez tout d'abord, pendant les jeunes années, habituer l'enfant à vouloir, à ne pas faire tous ses caprices, à régler sa conduite d'après un programme raisonnable et presque intangible. Ici, pas de sensibilité exagérée, pas d'amour de ses aises qui font qu'on évite des larmes et des cris ; vous le paieriez trop cher plus tard et vous en auriez de trop vifs regrets, ayant les mains liées et le cœur meurtri par la désobéissance de vos enfants. Tant qu'ils n'ont pas douze ans environ, et dès leur plus jeune âge, travaillez à

leur donner l'amour de l'ordre, de l'effort et du bien.

Mais voici ce que vous appelez l'âge ingrat. L'enfant devient adolescent, la vie se révèle à lui, il prend conscience de lui-même, les passions s'éveillent, il n'a plus la même docilité qu'autrefois. Alors je le plains et je vous plains si vous n'avez pas accompli le travail préalable dont je viens de parler, si vous avez fait de lui un égoïste ou un capricieux. Prenez-le par la douceur, vous n'obtiendrez rien de lui; vous ne lui avez pas appris à vouloir. Prenez-le par la force ou la violence, il se révoltera contre vous, car il ne sait pas obéir. Mais si, au contraire, vous lui avez inculqué l'amour et l'habitude de l'effort, si difficile que soit votre tâche, vous pouvez alors la mener à bien. Pour cela, traitez cet enfant un peu comme s'il était un homme déjà, tâchez de le comprendre au lieu de le heurter, voyez ce qu'il y a de bon dans ses jugements ou ses désirs, peut-être un peu fous, mettez le en confiance, vous-même faites-lui confiance, et par une fermeté douce vous l'amènerez peu à peu à l'idéal que vous avez rêvé pour lui.

Enfin, quand cet âge critique sera passé, quand l'adolescent aura heureusement doublé le cap, le gros œuvre de son éducation sera fait; il ne vous restera plus, à longueur d'années, — vous en aurez bien encore un certain nombre devant vous, — qu'à vous occuper des détails, et pour vous aider vous aurez tout le passé de vertu d'une part, tout l'acquit de vos efforts et de vos victoires communes, et aussi la pleine confiance que l'enfant, devenu jeune homme ou jeune fille, aura mise en vous.

II. — *Le devoir de l'éducation*

Combien d'âmes, hélas ! entrent dans l'état du mariage sans avoir jamais accordé la moindre attention au grave problème que je viens d'évoquer ! Ces âmes, oubliant sans doute ou même ignorant la grandeur et la beauté du sacrement de mariage, n'ont en vue que leur satisfaction personnelle; elles n'ont pas compris qu'il faut à leur amour un but, un idéal, et que c'est dans la communauté d'efforts pour parvenir à cet idéal que se trouve le vrai lien des cœurs. Mais surtout, elles ne pensent pas que des âmes vont leur être confiées par Dieu, avec la mission d'en faire des élus, et qu'ayant reçu ici-bas ce précieux dépôt, elles auront à en fournir des comptes au Souverain Juge.

Mais j'estime que pour vous il n'en va pas de même. Votre foi vous a fait entrevoir, dès la première pensée que vous avez eue du mariage, la grandeur de votre tâche; et vous avez mis certainement au premier rang de vos préoccupations l'éducation de vos enfants. Cependant, vous avez pu, à tel ou tel moment, commettre quelque négligence ou quelque oubli; ou bien, votre devoir ne vous est plus apparu avec la même netteté, vous avez plus ou moins relâché votre sollicitude. Ressaisissez-vous, reprenez conscience du rôle important que vous devez exercer et du tort que votre inattention pourrait causer à vos enfants.

J'ajoute même : ne vous laissez pas gagner par un amour excessif de votre tranquillité, n'allez pas céder pour avoir la paix. Si l'autorité capitule et se rend, comment pourra-t-elle ensuite résister aux caprices tyranniques ? Et cela est si tentant et si facile, pour éviter discussions, punitions et larmes, de céder au désir d'un enfant, ou de passer sur une faute ! — Attention aussi à notre humeur : que de fois nous serons exigeants ou très sévères pour punir des riens, parce que cela déplaît à notre fantaisie; et par contre, nous laisserons passer, sans mot dire, des choses graves, mais qui ne nous atteignent pas personnellement. En éducation, il ne s'agit pas de nous; la règle n'est pas notre satisfaction, mais la loi morale.

Et même cela ne suffit pas encore; car, non seulement nous devons écarter nos enfants de ce qui est mal, mais nous devons aussi les porter au bien, corriger leurs défauts et leur apprendre à pratiquer la vertu. Il est des parents qui ont toujours des barrières à placer devant leurs enfants, qui ont toujours à la bouche le mot de défense ou d'interdiction; ils doivent donner aux pauvres petits l'impression qu'on les tyrannise. Habituons-les plutôt à vouloir par eux-mêmes, à comprendre, à aimer leur devoir; habituons-les au travail, à l'effort, au sacrifice; et ainsi, ils en viendront d'eux-mêmes à fuir le mal, parce qu'ils seront lancés dans la voie du bien. Ne disons donc pas : « Telle chose n'est pas un péché, telle pratique ne s'impose pas, on peut bien lui accorder ceci, inutile de lui demander cela. » En travaillant de la sorte, vous arriverez peut-être, et encore faut-il émettre un doute, à une certaine rectitude morale, mais vous n'aurez jamais des hommes de caractère.

Voilà une tâche bien compliquée ! direz-vous. Dites : délicate, le mot sera plus exact, car j'estime que la tâche se simplifie beaucoup si vous êtes des mères chrétiennes. — Si vous êtes des mères, au vrai sens du mot, vous devez aimer vos enfants, les aimer assez pour leur vouloir et leur assurer tout le bien possible, et alors cet amour doit vous éclairer sur la marche à suivre, d'autant qu'entre vos enfants et vous il existe une intime liaison qui doit vous aider à les connaître à fond et, en quelque sorte, à lire dans leur âme. — Soyez des chrétiennes ensuite, c'est-à-dire des âmes de foi, et vous trouverez encore, dans les grâces d'état que vous mériterez et que Dieu vous donnera, des lumières qui vous aideront.

En plus de votre amour maternel et de votre esprit chrétien, vous avez, aujourd'hui plus que jamais, des livres et revues traitant d'éducation. Vous lisez certainement; malgré vos occupations, vous trouvez bien quelques instants pour lire, le dimanche par exemple; mais que lisez-vous ? Oui, je sais, quand vous ouvrez un livre, c'est pour vous distraire; c'est votre unique récréation;

vous ne songez pas, alors, à une étude abstraite et fatigante. Mais ne pourriez-vous trouver quelques instants, quand les enfants sont en classe par exemple, pour vous intéresser à vos devoirs d'éducatrices et vous instruire à ce sujet? Vous trouvez bien le temps de faire des travaux d'aiguille ou de tricot pour vos petits; ne pouvez-vous trouver le temps de songer à leur âme, qui doit affronter demain les luttes de la vie?

Enfin, vous avez des collaborateurs en éducation, dans la personne des prêtres et de leurs dévouées auxiliaires qui se dépensent, sans compter, dans toutes nos œuvres de persévérance. Vous ne pouvez vous imaginer à quel point il est pénible de voir des parents si désintéressés de l'éducation, qu'ils ne songeront même pas, qu'ils ne voudront même pas se faire suppléer par des dévouements bénévoles. Et ne croyez pas qu'il n'y a, pour avoir cette insouciance, que des parents non chrétiens. Nos œuvres se meurent parfois, et souvent n'ont pas la vitalité qu'elles pourraient avoir, parce que les meilleurs éléments, les enfants de bonnes familles ne les fréquentent pas.

Et quelles raisons donne-t-on de ces abstentions? « Ce n'est pas indispensable; elle sera mieux à la maison; nous avons besoin de lui; nous ne voulons pas qu'on nous le prenne pour l'envoyer au Séminaire, etc., etc. » Malheur à vous qui croyez toujours faire assez en éducation, et qui vous opposez aux éducateurs : vous paierez cher votre mauvaise volonté et vos enfants la paieront plus cher encore!

* *

« Mes petits enfants que j'enfante à nouveau jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous! » disait S. Paul à ses correspondants (Gal., IV, 19). Voilà votre tâche, mères chrétiennes; à vos enfants vous avez donné la vie, ayez pour ambition de former le Christ en eux, de faire de chacun un autre Christ. *Amen.*

LES PERSONNAGES EVANGÉLIQUES

LXXXVIII

SALOMÉ

Vers le début de ces études, nous avons rencontré une personne appelée Salomé, fille d'Hérodiade et de Philippe, qui, par les charmes de sa danse, obtint la décapitation du Précurseur Jean-Baptiste. A cette jeune fille voluptueuse et cruelle, opposons maintenant une autre Salomé qui, celle-là, se rangea parmi les fidèles servantes du Seigneur.

I

La Salomé dont nous allons retracer l'histoire appartenait à l'une des plus remarquables familles d'Israël, puisqu'elle était apparentée à la Très Sainte Vierge; elle se trouvait, par suite, cousine de Notre-Seigneur selon la chair. Il est vraisemblable que, comme beaucoup de descendants de David, ses ancêtres avaient vu, peu à peu, s'évanouir leur fortune : ce qui le prouve, c'est que, malgré l'illustration de sa race, elle épousa un simple pêcheur de Bethsaïda qui se nommait Zébédée. Parmi ses enfants, deux furent élus par le Maître pour devenir ses amis les plus intimes : ce furent Jacques, appelé le Majeur pour le distinguer de l'autre apôtre Jacques le Mineur; et Jean, le disciple préféré de Jésus, qui devait nous laisser un Evangile ainsi que l'Apocalypse.

Ces deux fils de Salomé étaient entièrement dévoués au Seigneur. Dès le premier jour où le Christ les avait appelés à sa suite, ils avaient laissé leur père dans la barque où il travaillait, aidé de quelques mercenaires, et avaient tout quitté pour répondre à la voix du Sauveur. Leur tempérament fougueux leur avait mérité d'être surnommés, par le Rédempteur lui-même, « Boanergès », ce qui veut dire en araméen : les fils du tonnerre, car leur âme, à l'un et à l'autre, était douée de toute la vivacité brillante de l'éclair, ainsi que de la puissance de la foudre. Mais ils ne se servirent de ces dons, redoutables autant que précieux, que pour la gloire du Très-Haut.

Bien loin de s'attrister, en voyant ses enfants abandonner le labeur qui leur assurait une existence paisible et modeste, pour se lancer à la conquête des âmes, Salomé en conçut une vive fierté. Un jour vint, même, où elle exagéra quelque peu ce sentiment qui, en ce moment au moins, ne fut pas purement spirituel. Elle se persuada que l'abnégation apportée par Jacques et Jean à collaborer aux travaux apostoliques, leur méritait une récompense supérieure à celle dont étaient dignes les autres Apôtres. Que les mères qui n'ont jamais eu l'orgueil de leurs enfants, lui jettent la première pierre! Quelle est celle d'entre elles qui n'a pas pensé, avant ou après que La Fontaine l'ait écrit : « Mes petits sont mignons, beaux, gracieux et bien faits sur tous leurs compagnons »?

Il est permis de supposer que Jean et Jacques, dont l'âme n'était pas encore parfaitement surnaturalisée, partageaient sur ce point la pensée maternelle, car ils n'hésitèrent pas à l'accompagner lorsque elle se présenta devant le Messie pour lui adresser une requête singulièrement audacieuse. Après s'être respectueusement prosternée devant le Seigneur, Salomé lui demanda de lui accorder quelque chose. Par cette formule vague, elle espérait obtenir une promesse anticipée, qui aurait ensuite lié le Christ lorsqu'elle lui aurait, plus tard, fait connaître l'objet précis de sa demande dont, en dépit d'elle-même, elle ne pouvait s'empêcher de sentir quelque peu l'énormité. Mais Notre-Seigneur, que nul ne peut tromper, se garda bien de s'engager à la légère. Il demanda à la femme d'expliquer plus nettement ce qu'elle voulait, et celle-ci dut, enfin, exposer son désir. Il ne s'agissait de rien moins que d'obtenir que les deux frères fussent placés, l'un à la

droite, l'autre à la gauche du Seigneur, dans son royaume.

Même si la mère ambitieuse avait songé au royaume du ciel, la prétention aurait été trop forte, quoique plus excusable par un motif de céleste charité. Mais il est plus vraisemblable que Salomé avait en vue cette principauté terrestre qui, d'après les bavardages ignorants des foules, serait bientôt fondée par le Christ, à Jérusalem. Jacques et Jean aspiraient donc à devenir ministres, avec tous les avantages que ce titre comporte, aux jours anciens comme de notre temps.

Ce fut à eux que Notre-Seigneur répondit, en leur montrant l'inanité de leur rêve, et en leur expliquant que quiconque veut être glorifié dans le Christ, doit commencer, ici-bas, à partager ses souffrances et ses opprobres. Toujours généreux, même à cette heure, Jacques et Jean se déclarèrent prêts à tout supporter pour le Seigneur. Et le Maître bénit leur bonne volonté en leur prédisant le martyre qui assure les couronnes éternelles, mais sans toutefois consentir à leur assurer l'exorbitant privilège auquel leur mère, ainsi qu'eux-mêmes, avait songé.

Il va sans dire que cette conversation, tenue en présence des autres apôtres, avait soulevé la jalousie et même l'indignation de ceux-ci, qui se voyaient déjà lésés. Jésus profita de l'incident pour rappeler que, dans la Loi nouvelle, la vraie grandeur consiste à servir les autres et, par une exhortation aussi brève que sublime, il ramena tout le monde au calme et à l'humilité.

II

Cette déconvenue ne diminua, d'ailleurs, ni le zèle des deux apôtres, ni le dévouement de leur mère. Salomé continua à faire partie de cette troupe de pieuses femmes qui, attentives à veiller sur les nécessités matérielles du Sauveur et de ses amis, suivaient la troupe apostolique dans ses pérégrinations. Lorsque se déroula le drame de la Passion, elle ne se déroba pas à son devoir qui était de ne pas abandonner Jésus au moment où il allait mourir. Il fallait, certes, beaucoup de courage pour s'affirmer croyante, à cette heure où les passions hostiles étaient déchaînées avec la dernière violence. Mais rien ne put arrêter Salomé, que S. Mathieu et S. Marc citent parmi les personnes héroïques qui se tinrent debout, auprès de la Croix, pour consoler, autant que possible, par leur présence fidèle, Marie éplorée et Jésus agonisant. Tout en signalant, lui aussi, ce groupe féminin qui se montra, en ces circonstances, d'une vaillance à toute épreuve, S. Jean ne mentionne pas explicitement Salomé, mais cette réserve s'explique par cela même qu'il s'agissait de sa mère.

Après que Notre Seigneur fut remonté au ciel, Salomé continua à propager la foi, selon la mesure de ses moyens. Ainsi que ses dévotes amies, elle encourut la haine des princes du peuple qui voulaient, à tout prix, étouffer la religion naissante et qui constataient, avec stupeur, que le trépas cruel de son chef n'avait pas arrêté les progrès de la doctrine nouvelle. C'est alors que, selon la tradition, un groupe d'environ soixante-dix fidèles, hommes et femmes, fut saisi par les Juifs, et condamné à être jeté sur un petit vaisseau sans voiles ni rames, que l'on abandonnerait ensuite aux caprices de la mer. L'esquif, dans la pensée des persécuteurs, devait infailliblement sombrer dans quelque tempête, et peu importait aux bourreaux que cela advînt après ou avant que ses passagers fussent morts de misère et de faim.

Mais on avait compté sans Dieu, qui manifesta sa protection envers le navire béni, qui le conduisit providentiellement à travers les courants et les récifs, et qui lui permit d'aborder enfin sur les côtes de la Provence où Salomé et ses compagnons prêchèrent, aux peuplades païennes, l'avènement de Notre-Seigneur.

Depuis un certain temps, on s'est beaucoup acharné, même dans quelques milieux catholiques, contre cette tradition à laquelle on reproche d'être dénuée de fondements. Précisons, avant tout, qu'il ne s'agit plus, ici, d'un fait relaté dans l'Ecriture et, par conséquent, incontestable, à cause de l'infaillibilité de la Bible. Notons encore qu'il n'est pas question d'en faire un article de foi, et qu'on peut le nier sans être le moins du monde hérétique. Mais, ces réserves faites, demandons-nous si ceux qui traitent ce récit de légende se trouvent plus près de la vérité que ceux qui y croient sincèrement.

L'objection rationaliste contre l'arrivée des « Saintes » sur nos rives méditerranéennes est qu'une traversée pareille, dans les conditions indiquées, est humainement impossible. D'accord, et c'est précisément pour cela qu'on la qualifie de miracle. Il ne semble pas nécessaire de réfuter, en ce moment, les incrédules qui repoussent, à priori, la possibilité des prodiges divins et attentent ainsi à la Toute-Puissance de Dieu.

Venons-en plutôt aux difficultés soulevées par certains croyants qui, tout en admettant le principe du miracle, ne reconnaissent pas que celui dont nous nous entretenons ait été, en fait, réalisé. Des volumes et des volumes ont été écrits à ce sujet, aussi bien dans un sens que dans l'autre. Nous n'essaierons donc pas de les condenser complètement en quelques mots. Mais, en somme, l'argument essentiel des négateurs consiste à dire que les traces de l'arrivée des « Saintes » en Provence ne se retrouvent qu'à partir d'une époque relativement récente, et que nul document contemporain de l'événement ne permet d'en affirmer l'authenticité.

Admettons encore que Lazare, Marthe, Marie-Madeleine, Salomé et leurs compagnons aient eu le tort grave, en débarquant, de ne pas envoyer une carte postale au Chef des apôtres pour lui signaler la chose. Ils ont pourtant des excuses sérieuses : lorsqu'ils s'installèrent en Camargue, ils